

# LE MOUVEMENT SABBATARIEN DE TRANSYLVANIE ET SES DESCENDANTS

CORNELIU G. FITZAI

(Berne)

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la pensée européenne se développait dans un esprit d'indépendance qui tendait à se libérer du carcan d'une Eglise demeurée autoritaire depuis le Moyen Âge. Un mouvement, dont Erasme fut le guide, se dessinait sur les idéaux de la pensée indépendante des philosophes antiques. Humaniste, Erasme, par ses écrits et son exégèse de la Bible, ébranlait les doctrines de l'Eglise. Luther, qui imposa son autorité de Réformateur dans le monde germanique, avait déçu les attentes de ceux qui espéraient ne plus avoir de nouveaux dogmes. Des réformés radicaux, désignés sous le nom d'anabaptistes, adoptaient des positions qui se caractérisent par le refus du pédo-baptême (baptême des enfants), en associant le baptême des adultes à une démarche consciente et explicite de conversion. Ces catabaptistes (*Wiedertäufer*) étaient souvent des savants, des humanistes, des théologiens, mais aussi des personnes sans instruction, toutes unies par une revendication commune: les plus ardents réclamaient un bouleversement social, et les plus paisibles souhaitaient modeler leur vie sur l'amour du Christ pour le prochain et vivre dans la pauvreté évangélique, tout en gardant le sabbat biblique dans l'attente de la parousie. Mais tous furent piégés par le refus, adopté par Luther et Zwingli, de ne pas séparer l'Eglise de l'Etat. A partir de ce moment, la rupture fut inévitable<sup>1</sup>.

## LES PRÉCURSEURS

Historiquement, les sabbatariens de Transylvanie sont des anabaptistes connus comme une dissidence issue du protestantisme, dans laquelle convergent à la fois les positions de Conrad Grebel<sup>2</sup> (1498–1526), de Zurich, disciple et collaborateur de

<sup>1</sup> S. Kot, *Le mouvement antitrinitaire au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle*, in «Humanisme et Renaissance», Tome IV, Librairie E. Droz, Paris VIe, 1937, p. 20–23.

<sup>2</sup> Grebel récusait en 1523 le rôle prédominant laissé au pouvoir civil. La rupture avec Zwingli se concrétisa en 1525 lorsqu'il participa aux premiers baptêmes d'adultes, ce qui donna naissance à une Eglise libre et dissidente. À noter encore que la dissidence protestante du XVI<sup>e</sup> siècle apparut dès les premières

Zwingli; des prophètes de Zwickau (1521–1522), d'Allemagne orientale; de la révolte sociale paysanne<sup>3</sup> (1522–1525); du mouvement révolutionnaire théocratique de Münster (1533–1535) en Westphalie; et de diverses sectes pacifiques. Au début, sans être organisés en Eglise, ils formèrent une variété de groupements anticléricaux virulents, évangéliques et spiritualistes révolutionnaires. Suite à leur écrasement par les massacres infligés à la fois par les catholiques et par les protestants unis au pouvoir civil, ils semblent avoir été extirpés.

Si, d'un côté, la rupture avec l'Eglise catholique par la Réforme protestante eut lieu parce que cette dernière voulait réformer l'Eglise sur la base d'une plus grande fidélité à l'Ecriture (*sola scriptura*), la rupture avec l'Eglise protestante par la réforme radicale se fit en matière de foi et de pratique, les dissidents voulant revenir à l'Ecriture en toutes choses: ne rien accepter qui ne soit dans l'Ecriture, mais reprendre tout ce qui est dans l'Ecriture, et restaurer ainsi l'Eglise et le christianisme de l'Ecriture<sup>4</sup>. Une partie de la population, déchirée entre catholicisme et luthéranisme, était tout à fait disposée à accepter une troisième voie, inspirée de l'Apocalypse, proposée par Jean de Leyde, qui tenta de créer une société dans laquelle règneraient l'égalité et la simplicité évangélique. Les «Saints» de Münster, devenue maintenant la cité de leur «Nouvelle Jérusalem», avaient établi un régime de communauté des biens et des femmes, et, dans les églises, supprimé les images, les statues et les instruments de musique. Cette théocratie égalitaire avait provoqué une même haine de la part des catholiques et des protestants. En juin 1535, Münster, en Westphalie, tomba sous l'emprise catholique, et les partisans de l'anabaptisme furent impitoyablement massacrés. Les survivants furent obligés de fuir en Suisse, en Alsace (Melchior Hofman), aux Pays-Bas (Simon Menno), dans le sud de l'Allemagne et au Tyrol, en Moravie et en Slovaquie, en Pologne, en Transylvanie<sup>5</sup>, en Ukraine, en Crimée et en Amérique

années de la Réforme. P. Gisel, L. Kaennel, I. Engammare, *Encyclopédie du protestantisme*, Editions du Cerf, Paris, Editions Labor et Fides, Genève, 1995, p. 636.

<sup>3</sup> Le peuple des serfs, au comble de la misère, était séduit par les discours de ceux qui prédisaient le Royaume de Dieu sous la forme d'un régime dans lequel il n'y aurait plus ni riches, ni pauvres. La Guerre des paysans fut la plus grande rébellion sociale survenue en Europe; un soulèvement contre les exploités; un mouvement pour l'abolition du servage et des droits féodaux; pour la suppression des classes et de la propriété privée; contre l'autocratie cléricale et pour le droit d'élire et de déposer leur curé. Leurs idéologues furent Nicolas Storch, disciple de Luther (il citait Marc 16,16 pour soutenir le baptême des adultes) et Thomas Münzer, docteur en théologie et chapelain à Halle (en fait, ils semaient l'anarchie et l'exaltation religieuse). G. Welter, *Histoire des sectes chrétiennes des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1950, p. 129; A. Vacant, E. Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, Tome I, éd. Letouzey et Anne, Paris, 1909, p. 1128–1134.

<sup>4</sup> P. Gisel, L. Kaennel, I. Engammare, *op. cit.*, p. 1430.

<sup>5</sup> Plus tard, les sabbataires de Suisse, partis en exil vers la Transylvanie, furent farouchement persécutés à cause de leur jour de repos, le samedi. Certains membres du mouvement sabbatarien durent quitter la Transylvanie pour trouver la paix et la liberté de conscience en Amérique du Nord.

du Nord. Ainsi, l'anabaptisme se fractionna en plusieurs groupements<sup>6</sup>, tout en préparant le chemin aux autres dissidences, qui n'allaient pas tarder à apparaître.

### LES FACTEURS D'ÉCLOSION

Les événements historiques du XVI<sup>e</sup> siècle qui marquèrent en profondeur l'histoire de l'Eglise chrétienne sur le continent européen affectèrent particulièrement la Hongrie, surtout dans le Voïvodat de Transylvanie. La doctrine de Luther avait déjà été condamnée en 1520, avant son apparition en Hongrie, par le primat catholique, l'archevêque Szatmári. En 1522, les étudiants revenus de l'Université de Wittenberg commencèrent à proclamer les idées réformées dans le pays<sup>7</sup>. Ils furent soutenus par un fort élan intellectuel dans les écoles par des professeurs, et dans les villes et les villages par des magistrats et des prêtres convertis à la Réforme. Sur le plan politique, l'Europe centrale était menacée par l'invasion turque, et l'expansion de la nouvelle foi<sup>8</sup> fit craindre aux nobles et au clergé hongrois que le pape ne suspende l'aide financière pour la lutte contre les musulmans. En 1523, sous la pression du parti national, fut promulguée une loi contre les hérésies de Luther, et un décret de la Diète de 1525 permit de confisquer les biens des adhérents à la Réforme et de les brûler vifs<sup>9</sup>. La persécution s'alluma en plusieurs endroits dans une atmosphère d'anarchie, mais sans se généraliser<sup>10</sup>.

A cette époque, le jeune Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, né à Buda (1506–1526), régnait au sein d'un déclin politique imprégné de corruption. Les mœurs corrompues de la cour et des hautes classes de la société hongroise et la décadence générale de l'Eglise avaient affaibli le patriotisme des masses. C'est ainsi qu'à l'arrivée du sultan Souliman, le 29 août 1526, avec trois cent mille

<sup>6</sup> Ces fractions sont: les apostoliques (qui prêchaient sur les toits), les taciturnes (qui se taisaient quand ils étaient interrogés sur leur croyance), les parfaits (qui ne souriaient jamais), les sabbataires (qui fêtaient le samedi et non le dimanche) et les pleureurs (qui mangeaient leur pain arrosé de leurs larmes). Voir G. Welter, *Histoire des sectes chrétiennes des origines à nos jours*, Payot, Paris, 1950, p. 134.

<sup>7</sup> Ces jeunes gens furent éduqués dans le sein même du protestantisme, en Saxe, dans la classe de Luther, ou plus souvent dans celle de son ami et allié Philippe Melancthon.

<sup>8</sup> B.-K. Király, *Tolerance and Movements of Religious Dissent in Eastern Europe*, by East European Quarterly, Boulder, distributed by Columbia University Press, New York and London, 1975, p. 199–201. La similitude de la rupture de Luther avec Rome et la conquête ottomane en Hongrie préfigurèrent l'une des caractéristiques les plus frappantes de la propagation de la nouvelle foi : le protestantisme en Hongrie.

<sup>9</sup> K. Benda, *La Réforme en Hongrie*, in «Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français», CNRS (CXXIIe année, janvier/février/mars 1976), p. 31.

<sup>10</sup> B.-K. Király, *op. cit.*, p. 201, parle des lois ouvertement xénophobes destinées à extirper du pays tous les luthériens et leurs clients, des étrangers influents déclarés hérétiques et ennemis de la Sainte Vierge Marie, parce que, par leurs vêtements étrangers, leur style de vie bizarre et leur arrogance, ils fascinaient la cour et scandalisaient la noblesse hongroise peu réceptive aux nouveautés.

guerriers contre vingt-cinq mille hongrois dans les plaines de Mohács<sup>11</sup>, la bataille ne dura que deux heures. Le roi s'enfuit presque seul et trouva la mort dans les marais de Csele. Derrière lui, sur le champ de bataille, gisaient deux archevêques, cinq évêques, cinq cents gentilshommes et plus de vingt mille soldats. Le résultat de ce désastre fit qu'une grande partie de la Hongrie fut transformée en «pashalac» (province turque) et que la Hongrie disparut en tant qu'Etat, tandis que la Transylvanie demeura une principauté indépendante<sup>12</sup>.

L'élection de deux rois après la défaite de Mohács, J. Zápolya (1526–1540), le magnat de Transylvanie, et Ferdinand I<sup>er</sup> de Habsbourg (1526–1564), leurs luttes intestines, sans souci pour l'unité religieuse, et la confusion politique du pays, ne firent que favoriser l'expansion de la Réforme<sup>13</sup>. La moitié des évêques ayant été tués sur le champ de bataille, l'Eglise manquait de direction spirituelle, et le reste du clergé restait confus de voir que Dieu les avait abandonnés. Ceci laissa aussi le chemin ouvert aux nouvelles tendances religieuses. Les mercenaires de Ferdinand, d'origine allemande et protestante, appuyèrent, eux aussi, la Réforme, «l'épée à la main». Les Turcs, sans persécuter les chrétiens, et malgré leur mépris pour leur religion, considérèrent avec bienveillance le protestantisme, au moins pendant un certain temps, parce qu'il «n'était pas attaché à l'ancien pouvoir»<sup>14</sup>.

Le pays, divisé en trois et dirigé par deux rois, avec l'occupation turque au milieu, était mûr pour une révolution tant sociale que spirituelle<sup>15</sup>. Ce bouleversement fut, pour le peuple opprimé et pour la paysannerie, qui attendaient la chute du

<sup>11</sup> J. Barrat, D. Berindei, J.-P. Bled et al., *Géopolitique de la Roumanie. Regards croisés*, Paris, Alvik éditions, 2003, p.139. Les historiens disent que c'est par un esprit de vertige que Louis osa, avec cette faible force, offrir la bataille à l'ennemi, sans attendre les secours que devaient lui amener Jean Zápolya, noble hongrois, qui avait quarante mille hommes bien équipés, et Frangepan, ban de Croatie, qui en commandait vingt-cinq mille.

<sup>12</sup> E.M. Wilbur, *A History of Unitarianism in Transylvania, England, and America*, Vol. II, Beacon Press, Boston, 1969, p. 10.

<sup>13</sup> B.-K. Király, *op. cit.*, p. 202. En fait, au milieu de cette confusion, le protestantisme prit de la force, car aucun des deux rois ne pouvait se permettre de faire respecter le terrible acte de 1525 et de persécuter les luthériens, de peur de perdre leur soutien.

<sup>14</sup> K. Benda, *op. cit.*, p. 32.

<sup>15</sup> La misère, les guerres, les besoins spirituels et nationaux, les querelles de partis et l'anarchie constituaient un terrain fertile pour la diffusion de la Réformation. La question des Réformateurs sur la prédication de l'Evangile devait continuellement faire face à la question de théodicée (doctrine, traité sur la justice de Dieu): pourquoi Dieu a-t-il permis à cette catastrophe (la défaite de Mohács) de survenir sur la Hongrie? C'est dans la Bible qu'ils trouvèrent la réponse à cette question. La conversion, la restauration, la libération sont offertes, dans l'Evangile, non seulement à l'individu, mais aussi au peuple. Par la prédication de la Réformation, le peuple avait découvert la Bible, et en particulier l'Ancien Testament, qu'il avait appris, au cours de ces sombres décennies, à écouter, à comprendre et à appliquer à sa propre situation. Avec Mohács et les Turcs était venue leur «captivité babylonienne». Le peuple paysan, rassemblé autour des prédicateurs et évangélistes en fuite, ainsi que les nobles, se sentait comme une Eglise en exil, et pourtant sous la grâce offerte de Dieu. Voir l'ouvrage de L.M. Pákozdy, *Der siebenbürgische Sabbatismus, Franz Delitzsch-Vorlesungen 1969*, Stuttgart-Berlin-Köln-Mainz, Verlag W. Kohlhammer, 1973, p. 11, 12.

féodalisme, le signe de la délivrance de la servitude de l'ancien ordre économique et social et de l'ancienne idéologie ecclésiastique du Moyen Âge. La noblesse et les cercles dirigeants évolués, sous l'influence humaniste d'Erasmus, ainsi que le parti national, jusque là pro-catholique romain, adhérèrent dorénavant à la Réforme. La classe dirigeante, renouvelée, avec une nouvelle aristocratie dégagée de la mentalité du passé et douée d'une grande mobilité, chercha à s'enrichir à tout prix. La population hongroise devint quasi exclusivement luthérienne. K. Benda affirme que «l'Eglise catholique cessa pratiquement d'exister»<sup>16</sup> vers 1550, et le nonce du pape rapporta, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle: «Sa Sainteté doit tenir compte du fait que la Hongrie est perdue pour l'Eglise»<sup>17</sup>. D'immenses propriétés de l'évêché étaient expropriées par l'Etat, et, de son côté, le sultan distribuait des propriétés laïques et ecclésiastiques aux spahis. B.-K. Király conclut que, au cours de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la Hongrie catholique était devenue un pays protestant<sup>18</sup>, et que le catholicisme militant s'était évaporé presque dès que la poussière de la bataille fut retombée sur le sol de Mohács<sup>19</sup>. Néanmoins, en 1561, le primat Nicolai Olah (un Roumain) installa l'ordre des Jésuites en Hongrie, et l'Eglise catholique commença à reprendre ses forces.

Vers 1530, des anabaptistes pacifiques, opposés à Luther et Melancthon, firent leur apparition en Hongrie et se répandirent parmi les pauvres des villes et parmi les paysans. La diète de 1548 interdit leur manifestation officielle en Hongrie. Malgré les persécutions et répressions opérées par les classes dirigeantes, le mouvement continua d'exister. La «guerre sainte», déclarée dans les années 1569/1570 par le serf Gheorghe Craciun, dit «l'homme noir»<sup>20</sup> à Debrecen, fut longtemps soupçonnée d'être d'origine anabaptiste à cause de sa ressemblance avec la Réforme radicale de Thomas Müntzer. Malheureusement, la masse populaire soulevée contre les Turcs et les seigneurs terriens finit écrasée par l'armée royale, et son chef fut exécuté par la magistrature de Debrecen. Le rêve d'égalité sociale et le règne des paysans<sup>21</sup> ne se réalisèrent jamais.

Ensuite, le mouvement sacramentaire du Réformateur suisse Zwingli ne fit qu'ébranler le luthéranisme hongrois installé au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et c'est la Réforme calviniste, avec sa conception sociale et religieuse plus radicale encore que le

<sup>16</sup> K. Benda, *op. cit.*, p. 34.

<sup>17</sup> *Idem*, p. 35. L'organisation de l'Eglise catholique ne fut pas abolie, et les Habsbourg nommaient des évêques et des archevêques, même si le nombre de leurs prêtres et de leurs fidèles diminuait. Il y avait environ trois cents prêtres en Hongrie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et la majorité d'entre eux vivaient à Vienne, à Prague et en Croatie, pays slave demeuré catholique.

<sup>18</sup> J. Zoványi, *A Magyarországi protestantizmus 1565-től 1600-ig*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977, p. 435-437.

<sup>19</sup> B.-K. Király, *op. cit.*, p. 203.

<sup>20</sup> K. Benda, *op. cit.*, p. 36, 37.

<sup>21</sup> Rappelons que la révolte paysanne, sous le commandement du transylvain Gheorghe Doja, fut une jacquerie vite étouffée par le voïvode de Transylvanie Jean Zápolya à Timișoara le 20 juillet 1514, et qu'elle se termina par une effroyable boucherie.

luthéranisme, qui s'imposa finalement pour devenir la religion quasi totale du pays. La partie de la Hongrie habsbourgeoise resta catholique, et seuls les luthériens furent tolérés.

A partir de 1560, l'évêque réformé de Debrecen, Pierre Melius Juhász<sup>22</sup>, devint le modérateur de la Réforme radicale dans le pays pour limiter les abus des paysans contre l'ordre social existant et pour intégrer l'Eglise calviniste dans un régime féodal établi<sup>23</sup>. La conception sociale calviniste de l'époque se situait entre le luthéranisme et l'anabaptisme, et la noblesse hongroise pouvait s'accorder aisément avec les doctrines de l'Eglise qui étaient à son gré. Avec Melius, les ministres de l'Eglise prêchaient qu'«à côté des souverains mauvais, il y a de bons princes», et aussi que «les grands seigneurs avides de richesses, qui exploitent les pauvres, pourront, eux aussi, se détourner du péché, et, en prenant le bon chemin, ils seront pardonnés par Dieu». Donc, «acquitte ton impôt et ta dîme» ... et «ne provoque pas de croisade»<sup>24</sup>. En 1567, les pasteurs calvinistes hongrois, réunis au synode de Debrecen, adoptèrent la II<sup>e</sup> Confession helvétique pour réaliser une alliance entre les différentes tendances calvinistes jusqu'alors divergentes et établir, à partir de ce moment, l'Eglise réformée unie de Hongrie.

Mais l'ironie du sort voulut que l'unité soit troublée par l'imbrication du mouvement antitrinitaire dans le pays. C'était un nouveau courant religieux, s'inspirant des principes réformateurs *sola scriptura* et *sola fidei*, répandu dans les milieux cultivés de l'Europe centrale et dans le cadre de la Réforme radicale par l'intermédiaire du médecin et théologien espagnol Michel Servet et de deux juristes italiens, Lelio et son neveu Fausto Sozzini. Le mouvement commença de manière latente et dispersée, d'abord en Pologne; il se développa aux Pays-Bas et dans les pays anglo-saxons; il prit ensuite un grand essor en Transylvanie à partir de l'année 1560.

## LE DÉVELOPPEMENT

Durant les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la Transylvanie<sup>25</sup>, fut graduellement conquise par les Hongrois et incorporée dans le royaume de Hongrie<sup>26</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, après

<sup>22</sup> T. Bartha, *A második Helvét Hitvallás Magyarországon és Méliusz életműve*, in «Acta et Studia Ecclesiastica», Bd. II, Budapest, 1967, p. 192; L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 22. L'évêque Peter Melius était un défenseur de l'Eglise réformée hongroise contre les Unitariens. Ses adversaires l'appelaient «le pape Petrus» à cause de son intolérance, de sa soif de pouvoir et de sa brutalité.

<sup>23</sup> E.M. Wilbur, *op. cit.*, Vol. II, p. 16-43.

<sup>24</sup> K. Benda, *op. cit.*, p. 38.

<sup>25</sup> La colonne de Trajan à Rome est un poème gravé dans le marbre sur 124 bas-reliefs pour célébrer les victoires de Trajan sur les Daces dans les années 101-106 de notre ère. Les Roumains de Transylvanie, comme ceux des deux autres principautés, sont le résultat ethnique d'un mélange des anciens Gètes ou Daces avec les colons romains venus en Dacie à la suite de la deuxième conquête de Trajan en 105, qui y resta jusqu'en 274.

<sup>26</sup> L'historien hongrois François Eckhart raconte que les Hongrois et leur chef Arpad, au début, étaient une organisation purement militaire, et qu'à leur arrivée en Pannonie, en 896, c'étaient des

Mohács, les Voïvodats de Transylvanie étaient indépendants et affirmaient leur personnalité politique et juridique en préférant souvent la suzeraineté turque à la souveraineté des Habsbourg<sup>27</sup>. Son appellation, *Transylvania*<sup>28</sup>, vient du latin. C'est un nom d'origine étrangère, qui fut imposé par l'Occident. *Erdély*<sup>29</sup> est l'appellation hongroise ; *Siebenbürgen*<sup>30</sup> est son nom allemand, et *Ardeal* son nom roumain<sup>31</sup>.

Au cours des siècles, les historiens hongrois et roumains, tantôt en accord, tantôt en désaccord, ont essayé de dissiper l'épais brouillard qui couvre l'histoire de la Transylvanie. S'appuyant sur diverses argumentations d'ordre social, ethnique, politique, économique, spirituel et géographique, ils n'en finissent pas de polémiquer sur la propriété de cette bande de terre, territoire très convoité et très controversé, qui fut la victime séculière des enjeux et des intérêts politiques et nationalistes des grands pouvoirs de l'Europe. *Nolens volens*, les politologues admettent que la Transylvanie fait partie intégrante du monde roumain depuis les temps anciens et que ses territoires s'étendent entre les Carpates et la Tisza.

tribus de cavaliers nomades qui vivaient en hordes sous la tente, leur principale nourriture étant la viande et le lait de jument. Leur occupation était la garde du bétail, la chasse et la guerre. R. Şeişanu, *La Roumanie. La Terre roumaine à travers les âges. Atlas historique, géopolitique, ethnographique et économique*. Ed. Universul, Bucureşti, 1936, p. 34. La chronique allemande contemporaine de l'invasion des Hongrois en Pannonie (Regionis Chronicon a. 889) note que «le peuple hongrois [est] plus féroce et plus cruel que les bêtes sauvages. [...] Les Hongrois vivent, non pas comme les hommes, mais comme des bêtes. Ils se nourrissent de chair crue, vivent de sang, et mangent, comme remède, le cœur des hommes qu'ils capturent pendant la guerre; ils ne connaissent pas la pitié, et nul sentiment de pitié n'émeut leur cœur». R. Şeişanu *op. cit.*, p. 33. A la fin du X<sup>e</sup> siècle, ils se sédentarisèrent définitivement et se convertirent au christianisme. Ensuite, l'Etat hongrois organisé ne fut jamais un Etat national, mais un Etat religieux catholique, le roi étant le représentant du pape. *Idem*, p. 64.

<sup>27</sup> L. Armand, J. Dieudonne, J. Lacroix et al., «Roumanie», in *Alpha encyclopédie, la grande encyclopédie universelle en couleurs*, Tome 13, Grange Batelière, Paris, Editions Kister S.A., Genève, Editions Erasme, Bruxelles/Anvers, 1972, p. 5198.

<sup>28</sup> Le nom latin plus ancien, «Ultrasilvania» («le pays d'outre-forêt»), date du XII<sup>e</sup> siècle. Cette forme archaïque est attestée par le notaire anonyme du roi Béla II (1131–1141), qui parle de la «Terra Ultrasilvana». Voir l'article de J. Lupaş, *Réalités historiques dans le voïvodat de Transylvanie du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, in «La Transylvanie», Académie Roumaine, Connaissance de la terre et de la pensée roumaine, II, Bucarest, 1938, p. 165, 166.

<sup>29</sup> On trouve le mot «Erdély» (Erdö-ele), ou encore «Erdelia», dans une chronique tardive du XVII<sup>e</sup> siècle. Cf. G. Brancovici, «Fragments de la chronique serbe», traduit par S. Dragomir et publié dans «Anuarul Institutului de Istorie Nationala», Vol. II, Cluj, 1924, p. 23, 24.

<sup>30</sup> Le nom allemand de «Siebenbürgen» est la traduction exacte de «Septem Castra», qui est conservé dans la chronique magyaro-latine de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Cf. G. Popa-Lisseanu, *Cronica ungarilor de Simon de Kéza* (Chronique des Hongrois de Simon de Keza), in *Izvoarele istoriei românilor* (Sources de l'histoire roumaine), Vol. IV, Bucarest, 1935, p. 54.

<sup>31</sup> «Ardeal», est le nom imposé aux autochtones à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les chroniqueurs moldaves décrivent «le pays d'Ardeal» dans la vieille chronique ou *Letopisetul du pays moldave jusqu'à Aron Vodă* (1539–1595). J. Lupaş, *op. cit.*, p. 167.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, quand le mouvement antitrinitaire fit son apparition dans le Voïvodat de Transylvanie, y cohabitaient déjà les Szeklers, les Saxons, les Hongrois et les Ruthènes répandus parmi les autochtones roumains. Cette mosaïque d'ethnies était composée de colons infiltrés et dispersés dans toute la contrée roumaine pendant les XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, sans toutefois se mêler aux habitants roumains. Au cours de l'année 1548, quand furent promulguées des lois contre les idées réformées de Zwingli sur les sacrements, et vers 1550, quand s'organisèrent les deux Eglises protestantes, luthérienne et réformée, l'Anabaptisme et l'Antitrinitarisme, présents dans le pays, subirent l'influence de ces deux formations ecclésiastiques en Transylvanie<sup>32</sup>. Le Luthéranisme fut conservé par les Saxons comme forme de protection politique et de privilège national, parce que celui qui abandonnait sa foi luthérienne<sup>33</sup> perdait aussi sa nationalité saxonne. Les Szeklers<sup>34</sup> restèrent calvinistes, et les Roumains orthodoxes.

L'histoire de la Réforme en Transylvanie mentionne que, très souvent, pour des raisons contradictoires, et sans aucune contrainte, un grand nombre de personnes, y compris des dirigeants de l'Eglise, changeaient facilement de religion et de nationalité<sup>35</sup>. Certains gardaient le sabbat biblique sans aucun préjugé, quelque soit la religion à laquelle ils appartenaient, sans désir de se séparer de leur Eglise pour former une Eglise autonome.

En 1568, le Voïvodat de Transylvanie avait proclamé à Turda la liberté illimitée de prédication de toute foi chrétienne (catholique, luthérienne, calviniste et unitarienne)<sup>36</sup>. Par contre, la foi orthodoxe, qui était la religion de la majorité de

<sup>32</sup> T. Arany, I. Basilius, I. Császmai *et al.*, *Bibliotheca Dissidentium, Répertoire des non-conformistes religieux des seizième et dix-septième siècles*, Tome XII, Baden-Baden & Bouxwiller, Editions Valentin Koerner, 1990, p. 56–64.

<sup>33</sup> Joan Honterus (1498–1549) apporta le luthéranisme aux Saxons de Transylvanie et laissa une empreinte indélébile sur la culture de cette province. Voir A. Chioreanu, G. Radulescu, A. Martin, *Mic dictionar enciclopedic*, Editura Enciclopedică Româna, Bucarest, 1972, p. 1294.

<sup>34</sup> L'origine des Szeklers (forestiers) et leur installation en Transylvanie n'ont pas été éclaircies, faute de preuves documentaires. Leur nom ne désigne pas leur origine ethnique, mais leur métier. Les uns disent qu'ils seraient les successeurs des Petchénègues ou des Cumanes, peut-être d'origine hunnique par les Gépides d'Arpad, ou descendants des Avars, et qu'ils n'ont jamais été considérés comme faisant partie du peuple hongrois. Les autres les considèrent comme des descendants de la tribu turque des Cabares, qui se seraient joints aux Hongrois d'Arpad (au XII<sup>e</sup> siècle) et qui se seraient magyarisés avec le temps. Les Hongrois les envoyaient surveiller les frontières, et, en temps de guerre, les mettaient en première ligne parce que c'étaient des hommes très cruels. Voir N. Gyula, *A székelyek eredetének kérdése* (La question d'origine des Szeklers) in revue «Századok», 1935, p. 132; J. Lupas, *op. cit.*, p. 193–197.

<sup>35</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 13. Les gens passaient en toute liberté de l'Eglise catholique romaine au luthéranisme, ensuite au protestantisme réformé, pour arriver finalement aux formes du radicalisme antitrinitaire.

<sup>36</sup> Les quatre *religio recepta* ou religions acceptées à la Diète de Turda en Transylvanie étaient: la catholique (1557), la luthérienne (1557), la calviniste (1564) et l'unitaire (1571). L.M. Pákozdy, *op.cit.*, p. 2, 3. Les Calvinistes magyars utilisèrent tous les moyens pour propager leur foi parmi les Roumains. Le but de leur action était identique à celui poursuivi par les Catholiques au cours des siècles précédents, à savoir, la magyarisation des croyants roumains.

la population, constituée par les Roumains, se vit maintenue dans son ancienne situation de religion tolérée. Cette période de liberté religieuse générale et illimitée fut de courte durée: elle finit par être limitée deux ans plus tard. Mais elle fut suffisante pour permettre aux dissidents des autres pays persécutés à cause de leurs opinions religieuses de s'installer en Transylvanie<sup>37</sup>. La recherche de la vérité par l'étude de la Bible à partir du Nouveau Testament vers l'Ancien, la compréhension d'ensemble des Saintes Ecritures et la libre interprétation de celles-ci avaient rendu possible l'apparition et le développement d'une communauté de foi sabbatarienne.

### LES DERNIERS PROTAGONISTES

D'après les œuvres de R. Dan, A. Pirnat, B. Varjas et les observations de L.M. Pákozdy sur la phénoménologie des religions en Transylvanie<sup>38</sup>, les personnages auxquels sont associés les débuts historiques qui conduisirent au mouvement sabbatarien par les courants antitrinitaires de Michel Servet et Fausto Sozzini dans ce coin d'Europe orientale sont: Ferencz David, Johann Somer, Jacob Paléologue, Adam Neuser, Matthias Glirius, Andreas Eössi, Simon Péchi, parmi d'autres encore<sup>39</sup>.

Les recherches de L.M. Pákozdy, en ce qui concerne les différentes périodes du sabbatarianisme, confirment les documents plus anciens sur les trois étapes de l'évolution de la communauté sabbatarienne en Transylvanie<sup>40</sup>. Pendant la première période, de 1558 à 1621, le mouvement peut encore être considéré comme une faction chrétienne, jusqu'à la chute du chancelier Simon Péchi, promoteur du mouvement sabbatarien. Pendant la deuxième période, de 1621 à 1638, le mouvement s'oriente de plus en plus vers le judaïsme, à cause du manque de reconnaissance officielle en tant que *religio recepta*. La troisième période, de 1638 à 1868, voit leur rattachement public et juridique à la synagogue.

Quand le dernier protagoniste du mouvement sabbatarien du XVII<sup>e</sup> siècle, Simon Péchi, fils adoptif et disciple d'Andreas Eössi, remplaça le pasteur unitarien du village de Szent Erzsébet par un prédicateur sabbatarien et fonda une école dans ce village<sup>41</sup>, il fut dénoncé au prince Rákóczy<sup>42</sup> parce qu'il célébrait le sabbat, ne mangeait pas de viande de porc, observait les lois alimentaires de l'Ancien

<sup>37</sup> M. Balázs, J. Barna, G. Biro *et al.*, *The Manuscripts of the Unitarian College of Cluj/Kolozsvár in the Library of the Academy in Cluj-Napoca*, Catalogue, Szeged, 1997, p. 342.

<sup>38</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 5 et 55.

<sup>39</sup> Voir les références données dans la revue théologique unitarienne «Le Semeur chrétien» sur les sabbatariens de Transylvanie, par F. Borbéli, *A Keresztény Magvető*, in *Kiadja a Keresztény Magvető Szerkesztősége*, Cluj, 1913, p. 55.

<sup>40</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 25.

<sup>41</sup> S. Szilágy, *Erdély Országgyűlési Emlékek – Monumenta Comitatus Regni Transylvaniae*, Budapest, Tome X (1637–1648), p. 15.

<sup>42</sup> S. Kohn, *Die Sabbatharier in Siebenbürgen. Ihre Geschichte, Literatur und Dogmatik....*, Budapest, Verlag von Singer & Wolfner, Leipzig, Verlag von Franz Wagner, 1894, p. 171, 172.

Testament et utilisait du pain sans levain pour Pâque. En 1631, Péchi fut accusé par les Réformés d'être le promoteur de la secte sabbatarienne<sup>43</sup>.

Pendant le règne du prince Rákóczy, dont le trône était peu sûr, au sein des agitations politiques intérieures et des difficultés de la politique extérieure, Péchi, avec les sabbatariens, avait toujours soutenu loyalement son prince par des jours de jeûne et de prières. Le prince reçu les réclamations contre les sabbatariens, et se contenta d'ordonner une enquête. Les diètes promulguèrent des lois contre les sabbatariens en fixant des dates auxquelles ils pouvaient, sans pénalisation, retourner dans l'une des quatre Eglises «receptae»; mais en vain, parce qu'ils étaient insaisissables de l'extérieur. En 1637, le prince ordonna à l'évêque unitarien Daniel Beke de convoquer un synode pour formuler clairement la confession de foi unitarienne. Le prince voulait rencontrer les unitariens pour débusquer les sabbatariens, qui se faisaient encore très souvent passer pour des unitariens. Il raisonna que, si les sabbatariens n'étaient plus unitariens, ils n'étaient pas non plus une «religio recepta»; ils pouvaient donc être traités avec toute la rigueur de la loi. La commission, réunie en juillet 1638 à Dej<sup>44</sup>, invita les sabbatariens à se joindre à l'une ou l'autre des Eglises reconnues. La commission commença son travail en examinant les écrits hérétiques des unitariens et des sabbatariens. A Cluj et à Alba Iulia, comme dans d'autres villes, tout le matériel imprimé et non encore imprimé par les sabbatariens fut confisqué et brûlé<sup>45</sup>. Effrayés, plusieurs sabbatariens revinrent sur leur conversion manquée. Péchi demeura inébranlable. Son ouvrage «Prière pour une époque de persécutions» date peut-être de cette époque, car il dit dans cette prière:

«Ils ont déterminé un jour contre nous, ces gens qui haïssent et insultent ta sainteté, qui se partagent nos biens et qui voudraient nous exiler nous-mêmes, avec nos petits enfants, dans un pays étranger.»<sup>46</sup>

A la «Complanatio» de Dej, une commission mixte<sup>47</sup> de la Diète, formée de 17 délégués de chaque confession, fut nommée pour juger la confession de foi qui avait été déposée. Un tribunal commença à juger les personnes dénoncées. Les sabbatariens furent condamnés, sur la base de témoignages et de confessions, à la peine capitale et à la perte de leur fortune, qui fut récupérée par le prince.

<sup>43</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 43.

<sup>44</sup> S. Kohn, *op. cit.*, p. 213.

<sup>45</sup> S. Szilágy, *op. cit.*, Tome X (1637–1648), p. 165.

<sup>46</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 44. C'est d'une manière particulièrement touchante qu'il prie pour les petits enfants et pour ceux qui «viennent seulement maintenant d'arriver à la connaissance de la vérité et sont encore très faibles pour supporter les épreuves». Les unitariens hongrois, et également les unitariens saxons et polonais, parurent pour fortifier leurs coreligionnaires conservateurs. La Diète de Dej leur avait demandé de se tenir prêts à accuser les sabbatariens.

<sup>47</sup> Sur la «Complanatio de Dej», voir S. Szilágy, *op. cit.*, Tome X (1637–1648), p. 27. Le manuscrit original se trouve dans les archives du Collège unitarien de Cluj-Napoca.

Plusieurs commissions spéciales traitèrent les cas des personnes les plus distinguées et des accusés qui n'avaient pas comparu à Dej. Il s'agissait surtout de très grands propriétaires terriens. Péchi en faisait partie. Prétextant sa maladie, il ne comparut pas devant la commission. Les témoins déposèrent contre lui, et, le 13 juillet 1638, il fut aussi condamné à mort et à la perte de sa fortune. Il devint ainsi pour la deuxième fois prisonnier et mendiant. Sa famille et plusieurs personnes de son entourage prirent la fuite. Le sabbatarianisme ne se remit jamais de ce coup<sup>48</sup>.

Un nouveau délai fut fixé, jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1638, pour les prisonniers qui pouvaient encore avoir la vie sauve en se convertissant, par le baptême, à l'Eglise réformée du prince. Péchi lutta longtemps contre ces mesures, mais, finalement, lui et sa famille cédèrent, et, en février 1639, il fut rebaptisé dans l'Eglise calviniste, et sa conversion fut juridiquement entérinée par un contrat<sup>49</sup>. Gracié en mai 1639, il retrouva sa maison et sa citoyenneté, avec tous les honneurs, à cause de la popularité dont il jouissait. Il mourut dans les années 1642/1643, et sa maison disparut<sup>50</sup>. L'«inquisition» réformée du XVII<sup>e</sup> siècle s'adoucissait de plus en plus du fait qu'elle était aussi pratiquée dans d'autres confessions<sup>51</sup>.

Après la mort de Péchi, le mouvement sabbatarien continua de glisser vers le judaïsme. Les sabbatariens plaçaient l'accent principal sur «retenir ce qu'on peut garder, et abandonner avec regret ce qu'on ne peut pas garder». La circoncision, par exemple, était considérée comme une observation transitoire, mais ils plaçaient l'accent sur le sabbat, les fêtes, les prescriptions alimentaires et les saintes prières du culte. Les sabbatariens attendaient le Messie, qui était encore à venir sur la terre. Dans ce sens, c'étaient des chiliastes ou des millénaristes<sup>52</sup>.

En 1670, le prince Michael Apafi mena encore une action contre eux. Sous cette pression, leur conversion à l'Eglise réformée n'en avait souvent que l'apparence. Dans les moments difficiles<sup>53</sup>, lorsque la violence étatique s'adoucissait, ils se manifestaient de nouveau. Après la défaite de la guerre de libération hongroise contre la maison des Habsbourg<sup>54</sup> en 1711, la Transylvanie fut

<sup>48</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 45.

<sup>49</sup> S. Kohn, *op. cit.*, p. 221-224.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>52</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 52.

<sup>53</sup> A côté des sabbatariens, des mesures barbares furent prises contre les Roumains par les autorités (saxonnes) des villes de Braşov, Sibiu, Mediaş, Bistriţa, Cluj, Dej, etc., villes fondées par les Roumains et les colons allemands. Ils furent expulsés des villes, leurs maisons furent brûlées, démolies ou occupées par leurs persécuteurs. A Turda, la décision de 1711 décréta que les Roumains devaient être exterminés. R. Şeişanu, *op. cit.*, p. 73, 74.

<sup>54</sup> La Transylvanie avait été cédée par les Turcs à la maison des Habsbourg par le traité de Karlowitz, en 1699, tout en gardant sa constitution et son autonomie. Elle restait indépendante de la Hongrie autant que les autres possessions de la maison des Habsbourg. L'Autriche, ardente pour la propagande catholique, entreprit de ramener les Roumains à l'Eglise de Rome sous forme d'Eglise Unie, tout en leur laissant leurs rites et leur discipline ecclésiastique. Une partie du clergé de la nation

soumise à la domination catholique des Habsbourg. L'évêché catholique romain fut restauré, et l'inquisition, s'appuyant sur la puissance de l'Etat, déclencha, entre les années 1717 et 1722, une nouvelle vague de persécutions contre les sabbatariens. Les 72 villages de Péchi devinrent catholiques, des milliers de sabbatariens passèrent à l'Eglise unitarienne, et leurs propriétés furent de nouveau confisquées. Une partie de ceux d'entre eux qui furent réduits à la mendicité émigra en Turquie, mais la plupart se convertirent au catholicisme<sup>55</sup>. Disparus complètement de Hongrie, ils gardèrent leur quartier général en Transylvanie, à Bözöd-Ujfalú<sup>56</sup>. En 1750, Marie-Thérèse, impératrice catholique très zélée, imposa des soldats et des moines aux familles sabbatariennes. Chaque famille dut recevoir un moine comme professeur et surveillant. L'*Edictum tolerantiae*, promulgué par Joseph II en 1781, concernait les quatre *receptae religiones*, sans améliorer la situation des sabbatariens<sup>57</sup>. La persécution se poursuivit encore au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

A partir de 1867, dans le cadre hongrois, la loi accorda aux Juifs les mêmes droits qu'aux autres citoyens. En de nombreux endroits, des sabbatariens se présentèrent pour se convertir au judaïsme. Les sabbatariens catholiques, réformés et unitariens se présentèrent à leur prêtre pour annoncer leur retrait des Eglises<sup>58</sup>. Ainsi fut fondée la *Communauté israélite de prosélytes de Bözöd-Ujfalú* (Beziadul Nou)<sup>59</sup>, qui, finalement, reçut du Ministère de l'éducation des subsides à but culturel. L'histoire met ainsi le point final au mouvement sabbatarien. En 1868, il avait disparu de manière définitive et irréversible en se fondant dans le judaïsme, et cessa d'exister dans la famille chrétienne européenne<sup>60</sup>.

Cependant, nous avons noté que, par l'imbrication des anabaptistes pacifiques avec les autochtones trinitaires ou antitrinitaires des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en Transylvanie, certains gardaient déjà le sabbat biblique avant même l'organisation d'une communauté sabbatarienne. Le passage d'une religion à l'autre leur donnait accès à des avantages personnels dans la vie sociale et politique. Ce qui signifie que les membres de la communauté antitrinitaire n'étaient pas tous antitrinitaires. Beaucoup de sabbatariens radicaux restaient dans la foi trinitaire. Leur foi commune se focalisait surtout sur le sabbat biblique et l'avènement messianique, croyances inconcevables dans les quatre religions acceptées.

roumaine céda à cet arrangement en 1700, et, dès lors, les Roumains de Transylvanie furent partagés en orthodoxes (ou grecs-orientaux) et en uniates (ou catholiques-grecs). Il y eut donc deux Eglises, chacune ayant sa hiérarchie épiscopale particulière.

<sup>55</sup> S. Kohn, *op. cit.*, p. 236–240.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>58</sup> L.M. Pákozdy, *op. cit.*, p. 53.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>60</sup> R. Dan, dans son article *Az erdélyi szombatosság vöge*, in *Evkönyv, Kiadja a Magyar Izraeliták Országos Képviselete*, Budapest, 1974, p. 217–229, parle de la reconversion au christianisme de quelques familles sabbatariennes rescapées de l'Holocauste de la Deuxième Guerre mondiale.

Par manque de reconnaissance officielle en tant que *religio recepta*, cette communauté nationale, séparée des unitariens, comptant plus de vingt mille sabbatariens dans cette principauté<sup>61</sup>, composée d'une majorité de Hongrois et d'une minorité issus d'origines diverses, dut toujours vivre hors-la loi, en réaction contre les persécutions continuelles, et se radicalisa de plus en plus (d'après Fenyes, en 1840, la Transylvanie comptait 2 202 542 habitants<sup>62</sup>). De cette souffrance, elle cristallisa une littérature religieuse liturgique spécifique sous forme de confessions de foi exprimées par des cantiques, des poèmes et des écrits en prose, ainsi que dans la doctrine adventiste du millénium. La liturgie du culte et la catéchèse sabbatarienne inspirèrent beaucoup la nouvelle génération anabaptiste partie en exil vers le Nouveau Monde.

### LE MOUVEMENT BAPTISTE DU SEPTIÈME JOUR

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la confusion générale, une grande partie des anabaptistes sabbatariens, trinitaires et antitrinitaires, quittèrent la Transylvanie pour chercher refuge aux Pays-Bas, en Angleterre, et, finalement, sur le continent américain. L'espoir des sabbatariens trinitaires était de fonder une Eglise baptiste du septième jour, et celle des antitrinitaires d'adhérer à une communauté de prosélytes ou de fonder une association syncrétiste unitarienne. Avec le réveil de John Traske en 1616, beaucoup de personnes et d'émigrants anabaptistes de Transylvanie, qui avaient quitté leur pays à cause des persécutions religieuses, partagèrent leurs convictions sur le sabbat à Londres. Comme résultat de cette prise de conscience, la *London's Mill Yard Seventh-day Baptist Church* fut fondée en 1617 en tant que première église baptiste du septième jour<sup>63</sup>.

Cependant, préserver l'observance du sabbat biblique n'était pas chose facile en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle. J. Lee Gamble et Charles H. Greene nous racontent

<sup>61</sup> L'Encyclopédie adventiste indique l'existence de 50 000 sabbatariens à la même époque. Voir D.F. Neufeld, J. Neufeld, R.F. Cottrell *et al.*, *Seventh-day Adventist Encyclopedia*, Vol. 10, Review and Herald Publishing Association, Washington, D.C., 1966, p. 1094.

<sup>62</sup> Voir R. Şeişanu, *op. cit.*, p. 98. Nous ne disposons malheureusement pas de données statistiques pour la population de la Transylvanie des XVI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècles. Les recensements des populations ayant lieu à des époques différentes, les points de comparaison reposant sur une date précise font défaut. L'annuaire des statistiques ne donne pas d'indications plus anciennes que 1800 en ce qui concerne la population d'Autriche-Hongrie, qui comptait alors 23,1 millions d'habitants (d'après Hickmann).

<sup>63</sup> D.A. Sanford, *A Choosing People: The History of Seventh Day Baptists*, Nashville, Tennessee, Broadman Press, 1992, p. 50, 51. John Traske, d'abord membre de l'Eglise anglicane, puis Puritain, et, finalement, converti au sabbat, était un évangéliste dévoué de l'église de Mill Yard. Il fut emprisonné parce qu'il s'abstenait des viandes interdites aux Juifs dans le Lévitique et observait le sabbat juif. Sa punition fut celle d'un criminel. Il passa trois ans en prison; ensuite, il renia le sabbat et fut relâché. Par contre, son épouse resta une fidèle observatrice du sabbat et passa les 16 dernières années de sa vie en prison à Londres. Végétarienne par choix, elle condamnait aussi l'usage du tabac.

les malheurs qui s'abattirent sur ces dissidents dans les Iles britanniques. Plusieurs baptistes du septième jour devinrent des martyrs en donnant leur vie à cause de leurs convictions religieuses. Les tribunaux leur intentèrent des procès truqués pour déclarer coupables des personnes innocentes et les condamner à la pendaison, à la noyade, ou à être décapitées et leur tête exposée sur un poteau. La sévérité n'avait pas de limites pour semer la terreur chez les sabbatariens, et spécialement chez ces baptistes loyaux au sabbat<sup>64</sup>. Pour sauver leur vie, beaucoup d'entre eux s'exilèrent en Amérique du Nord.

De nombreux convois d'immigrants suivirent l'arrivée des *Pères Pèlerins*. Les temps en Europe étaient durs, et les réfugiés politiques et religieux, depuis la Transylvanie jusqu'en Angleterre, se retrouvaient désormais sur le sol américain. Avec eux, Stephen Mumford (1639–1701) arriva de Londres dans le Rhode Island<sup>65</sup>, et, avec son épouse, ils fondèrent en 1671 la première église baptiste du septième jour dans le Nouveau Monde. Sous l'impulsion de l'ermite adventiste-sabbatarien Johannes Kelpius (1673–1708), brillant philosophe et théologien originaire de Transylvanie, installé en 1694 en Pennsylvanie (Wissahickon) avec son groupe d'érudits européens, cette église devint une église très missionnaire. Mais le champ théologique de Kelpius dépassait le cadre de l'Église baptiste du septième jour. Il avait en germe une vision adventiste-millénariste, qui se développait lentement au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui ne se réalisa pleinement qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, quand le Mouvement adventiste du septième jour prit la relève du Mouvement baptiste du septième jour suite aux échecs des calculs des Millérites millénaristes américains en 1844.

<sup>64</sup> J.L. Gamble & C.H. Greene, *The Sabbath in the British Isles*, in *Seventh-day Baptists in Europe and America*, Vol. I, American Sabbath Tract Society, Plainfield, New Jersey, 1910, p. 78–108.

<sup>65</sup> J.N. Andrews & L.R. Conradi, *History of the Sabbath and First Day of the Week*, Review and Herald Publishing Association, Washington D.C., USA, 1912, p. 734.